

Entretien avec Wolfgang Thierse, ancien président du Bundestag¹

*Entretien réalisé par Boris Grésillon²
et Sébastien Vannier³*

Wolfgang Thierse, âgé aujourd’hui de 76 ans, originaire de l’ex-RDA, est l’un des principaux acteurs politiques des décennies 1990 et 2000. Entré au Parti social-démocrate (SPD) en janvier 1990, il en devient vice-président quelques mois plus tard et conservera ce poste pendant 15 ans. Élu au Bundestag dès 1990, puis plusieurs fois réélu, il prend une part active aux débats sur la réunification et aux grandes décisions législatives visant à arrimer les Länder de l’ex-RDA à l’Allemagne de l’Ouest (certains disent à sauver l’Est). Il atteint l’apogée de sa carrière politique lorsqu’il devient président du Bundestag en 1998. Il le restera jusqu’à la chute du gouvernement de Gerhard Schröder en 2005.

Nous avons tenu à consacrer un grand entretien à Wolfgang Thierse non seulement parce que c’est l’un des principaux témoins de la chute du Mur, de l’avant et de l’après-1989 ainsi que des trois décennies qui ont suivi ; mais aussi parce qu’en tant qu’Allemand de l’Est ayant réalisé toute sa carrière politique après la chute du Mur et au sein d’un parti essentiellement ouest-allemand (le SPD), le regard qu’il porte sur les transformations profondes de l’Allemagne et de Berlin est plus complexe, moins binaire et peut-être plus lucide que chez la plupart de ses contemporains, qu’ils soient originaires de l’Est ou de l’Ouest.

1. L’entretien a eu lieu en février 2019 dans le bureau qu’il conserve au Bundestag.
2. Professeur des universités et chercheur associé au Centre Marc Bloch, Berlin.
3. Responsable de la communication du Centre Marc Bloch, Berlin.

La carrière politique de Wolfgang Thierse

Les débuts

Wolfgang Thierse – J’ai adhéré début 1990 au tout nouveau SPD-Est et, cinq mois plus tard, je le présidais. Dans ces situations révolutionnaires, on est propulsé vers les sommets. J’en avais le vertige. Je n’ai pas choisi de faire carrière, j’ai simplement adhéré au SPD et dit que je devais et voulais m’impliquer. J’avais conscience, comme tout le monde, que c’était un moment historique et j’ai toujours eu la fibre politique, déjà du temps de la RDA. Mais je ne voulais pas entrer au SPD, pas plus que dans l’un des partis du bloc⁴, je ne pouvais donc pas donner libre cours à ma passion politique, parce que je refusais d’en payer le prix, qui se situait entre hypocrisie et soumission. Et comme beaucoup de gens à l’été et l’automne 1989, j’ai eu le sentiment que si je ne m’impliquais pas et ne contribuais pas à changer ce pays, j’en aurais honte toute ma vie, vis-à-vis de moi-même comme de mes enfants, qui, peut-être, déposeraient ensuite une demande de sortie de territoire⁵.

Pour les gens de ma génération [W. Thierse est né en 1943], le moment 1989 est d’autant plus incroyable que nous n’avions vécu jusque-là que des défaites, avec le sentiment de désespoir qui les accompagne. Le 17 juin 1953, j’avais neuf ans, mais j’ai compris que les troupes soviétiques avaient réprimé le soulèvement ouvrier du 7 juin ; en 1956, j’avais douze ans, les insurrections hongroise et polonaise sont réprimées avec l’aide des troupes soviétiques ; en 1961, c’était la construction du mur de Berlin sous la protection de l’Armée rouge ; en 1968, le Printemps de Prague est écrasé sous le commandement de l’Armée rouge ; puis la Pologne, avec Solidarność et l’état de guerre, etc. J’énumère tout cela pour dire que nous avons compris qu’en RDA le changement ne se produirait que quand il se produirait à Moscou. Or, en 1989, Gorbatchev voulait réformer le système, avec la *glasnost*, la *perestroïka*, on a donc eu le sentiment que quelque chose était peut-être possible. Pour la première fois depuis des décennies ! C’est pour ça que j’ai ensuite rejoint le Neues Forum (Nouveau Forum⁶), où j’ai essayé de prendre part au débat et par ce biais d’influencer les choses. Ensuite, en janvier 1990, j’ai adhéré au tout nouveau parti social-démocrate de RDA. Et tout est allé très vite.

4. Les *Blockparteien*, réminiscences des anciens partis traditionnels (conservateurs, sociaux-démocrates, libéraux...), étaient présents en RDA comme dans toutes les républiques socialistes d’Europe de l’Est. Ils formaient un bloc avec le parti dominant et ne constituaient qu’une alternative de façade. Toutes les notes sont des rédacteurs.

5. Allusion aux « visas de voyage » nécessaires pour tous les citoyens est-allemands qui cherchaient à quitter la RDA par la voie légale avant 1989. Ces visas de voyage... définitif vers l’Ouest étaient accordés par les autorités au compte-gouttes et selon des critères très restrictifs.

6. Mouvement citoyen fondé le 9 septembre 1989 en RDA.

Une carrière éclair

Vous êtes élu au Bundestag dès les élections législatives d'octobre 1990. Comment s'est passée l'immersion dans le grand bain politique, pour vous, un Allemand de l'Est sans grande expérience de ce milieu ?

Wolfgang Thierse – J'ai dû apprendre à être un homme politique, un processus qui peut être douloureux. On doit apprendre à se faire des alliés, à gagner des majorités, à argumenter pour convaincre les autres. Et je n'étais pas un simple député parmi les autres, mais aussi le président du SPD-Est et, à ce titre, vice-président du SPD réunifié. Pour le dire autrement : j'étais vice-président, en qualité de porte-parole des Allemands de l'Est au sein du SPD réunifié. Et j'ai dû apprendre ce que cela signifiait d'être porte-parole du maillon faible de l'Allemagne. Être la voix de ceux qui n'en ont pas. C'est un apprentissage difficile et j'ai aussi essuyé bien des défaites. Il m'a fallu apprendre à crier fort, à négocier derrière des portes closes. Bref, tout ce qui est partie intégrante de la politique pratiquée de façon honnête, les divers styles, les différentes formes de communication.

Il y avait au SPD ouest-allemand des camarades qui avait de l'estime pour moi et qui m'ont pour ainsi dire protégé. C'est le cas de Hans-Jochen Vogel, qui était alors mon président. Et puis d'autres qui ont voulu me faire la peau ou qui, comme Gerhard Schröder, l'ancien chancelier, pensaient : « Mais que nous veut cet hurluberlu de l'Est ? » (il rit).

C'est rude d'entrer dans l'univers quotidien de la politique démocratique. C'est autre chose que d'être dans une opposition prodigieusement morale. Il faut soudain changer les gros billets de ses convictions contre la menue monnaie du quotidien de la politique en démocratie. Et cela fait parfois mal. Beaucoup n'y sont pas parvenus. Certains nous reprochent aujourd'hui encore que ce grand moment d'euphorie du renouveau et de la révolution pacifique [de 1989] n'ait débouché sur rien d'autre que sur la démocratie bourgeoise. À cela je réponds toujours : « Vous avez quelque chose de mieux que cette démocratie à proposer ? »

Il y a encore des gens qui font confiance à la magie des tables rondes. C'était une invention grandiose de Solidarność, un instrument de transition dans une situation où la dictature communiste était placée sous l'aile de l'Armée rouge. Une table ronde plutôt que la confrontation. Mais impossible de l'instaurer dans la durée. Parce qu'on se demande immédiatement qui légitime qui à cette table ronde ? Ils ont été, nous étions, légitimés par une situation révolutionnaire, une situation de confrontation. Mais dans le quotidien démocratique, il existe des procédures de légitimation, les élections, qui, seules, fondent le pouvoir démocratique.

Puis, du statut de « représentant des Allemands de l'Est » au sein du SPD, vous êtes devenu quelques années plus tard le représentant de tous les Allemands.

Wolfgang Thierse – Oui, avec quelques étapes intermédiaires, quand même. Fin 1990, je suis devenu, je l’ai dit, vice-président du SPD réunifié et j’ai été réélu pendant quinze années de suite, en réalisant presque à chaque fois les meilleurs scores au congrès du parti. À tel point que je me disais : « Ce n’est pas ta personne qu’ils élisent, Thierse ! Ne te leurre pas, tu dois ce résultat à ta seule qualité de représentant des Allemands de l’Est. » Mais je suis effectivement resté vice-président du groupe parlementaire SPD au Bundestag pendant 15 ans. Et j’ai également présidé la Commission des valeurs fondamentales, c’est-à-dire la Commission programmatique du SPD. Dès 1991, vous imaginez ! En ce qui me concerne, j’ai toujours eu beaucoup de chance, on m’a beaucoup donné. J’ai toujours eu des gens pour me soutenir et qui ne se sont pas méfiés de moi par principe, parce que je venais de l’Est.

Quel a été l’essentiel de votre travail parlementaire dans les années 1990 ?

Wolfgang Thierse – Tout était à faire. La priorité était avant tout de présenter et d’élaborer des projets – au sein du parti, mais aussi dans l’espace public allemand, au Bundestag –, puis de les présenter pour le programme de remise à niveau progressive de l’Est (*Aufbau Ost*). Jusqu’au Pacte de solidarité I et au Pacte de solidarité II⁷. J’ai écrit à l’époque, en tant que président du Bundestag, une lettre ouverte, devenue célèbre, intitulée « L’Est est sur la corde raide ». C’était, si je me souviens bien, en 2001, au début des négociations sur le Pacte de solidarité II. L’enjeu était de savoir si les Länder riches de l’ouest de l’Allemagne étaient prêts à faire preuve d’une solidarité financière avec l’est de l’Allemagne pendant encore dix, voire quinze ans. Et comme j’avais noté combien la réticence était grande en Bavière et dans le Bade-Wurtemberg ou en Rhénanie du Nord-Westphalie, j’ai frappé un grand coup avec ma lettre ouverte, en déclarant que si jamais la solidarité financière se relâchait maintenant, alors tout ce qui avait été construit jusque-là serait mis en péril. C’est la métaphore de la corde raide. J’ai dû commencer par créer un conflit, comme le veut l’usage en politique, mais par la suite, Dieu merci, le Pacte de solidarité II est passé.

Au total, comme vous le savez, c’est une quantité considérable de milliards d’euros ou de Deutsche marks qui a été transférée à l’Est. Bien sûr, beaucoup de

7. *Aufbau Ost* est le nom générique donné au programme fédéral de remise à niveau économique, logistique et sociale des Länder de l’ex-Allemagne de l’Est. De 1990 à 1994 fut mis en place le « Fonds Deutsche Einheit » (fonds pour l’unification allemande) doté de 160 mds de Deutsche marks soit 80 mds d’euros. Il fut suivi par le « Solidarpakt I » (Pacte de solidarité I), doté de près de 100 mds d’euros pour la période 1995-2004, puis par le « Solidarpakt II » (Pacte de solidarité II), doté de 156,5 mds d’euros pour la période 2005-2019.

choses sont aussi passées d'Est en Ouest, de l'argent, mais avant tout des jeunes gens. Les chiffres sont connus, environ quatre millions de personnes de l'Est ont migré à l'Ouest depuis 1990. Deux millions et demi, environ, si je me souviens bien des chiffres, ont fait le trajet inverse⁸. Ce qui, comme je le souligne toujours avec humour, crée un nouveau métissage allemand (il rit). Pour moi, c'est synonyme d'espoir. Un jour, il faudra bien que ce soit derrière nous, les Allemands de l'Est et les Allemands de l'Ouest. On sera uniquement ce qui existe en Allemagne – Saxon, Souabe, Bavarois, Brandebourgeois, Bas-Saxon, Rhénan, etc. L'Allemagne a toujours été passablement hétéroclite.

1998-2005 : président du Bundestag

En 1998, le SPD a remporté les élections législatives, nous sommes sortis des urnes en tête. Or, c'est au parti vainqueur que revient la fonction de président du Bundestag. C'est un *gentlemen's agreement*. J'étais vice-président du parti et Oskar Lafontaine, qui le présidait à l'époque, m'a demandé ce que je voulais faire. Je lui ai répondu : «Président du Parlement, car c'est ma véritable passion.» J'ai toujours voulu être parlementaire. Mais ça a été rude de s'imposer contre les autres candidats. En Allemagne, ce poste est très important et par conséquent très convoité.

Pour moi, c'était un honneur. Dans mon discours lors de l'élection à la présidence du Bundestag, j'ai aussi rappelé qu'il s'agissait d'un événement qui dépassait ma propre personne. Pour la première fois de l'histoire de la République fédérale, un Allemand de l'Est était élu à la tête d'un organe constitutionnel. Cela en faisait un événement important au-delà de ma personne. Les Allemands de l'Est voyaient que l'un des leurs, avec une histoire qui leur était familière, était parvenu au sommet de l'État dans ce pays réunifié. Car le deuxième personnage de l'État, c'est le président du Parlement. Cette investiture a eu en quelque sorte un impact symbolique, émotionnel ; et j'ai été, avant même Angela Merkel et Joachim Gauck⁹, le premier Allemand de l'Est à assumer un mandat constitutionnel (il sourit).

8. En fait il s'agit plutôt de 2,4 millions de personnes ayant migré d'Ouest en Est depuis la réunification, mais ce chiffre inclut les personnes qui ont migré à Berlin, qu'on ne peut pas comptabiliser comme un Land est-allemand.

9. Angela Merkel a été élue chancelière pour la première fois en 2005 ; Joachim Gauck fut désigné commissaire fédéral pour les Archives de la Stasi en 1990 et fut nommé président de la République en 2012 jusqu'en 2017.

La réunification et ses conséquences

Vous qui avez vécu de près et accompagné la réunification allemande, quel bilan personnel en tirez-vous ?

Wolfgang Thierse – Je n’hésite pas à employer ce terme, si critiqué, de « réunification », parce que je trouve quelque peu artificiel de le contester. C’est un fait que après quarante ans de séparation étatique complète, nous sommes désormais réunifiés, que nous vivons de nouveau dans un même pays. Mais la *Wende* [le tournant de 1989] a été perçue de façon totalement différente en Allemagne de l’Ouest et de l’Est, et nous touchons là à notre premier problème. L’événement merveilleux, inouï, de la réunification n’a pas impliqué un changement équivalent dans les deux moitiés de l’Allemagne. À première vue, il n’y a rien d’étonnant à cela. Au risque d’être un peu caricatural, pourquoi un habitant de Fribourg-en-Brisgau ou d’Aix-la-Chapelle aurait-il dû penser que quelque chose devait changer dans sa vie, sous prétexte que ceux qui avaient tordu le cou au communisme vivaient un changement radical ? La réunification, ou plutôt la révolution pacifique qui a débouché sur l’unification étatique, a généré un déséquilibre, une inégalité fondamentale, que je ne peux toutefois reprocher à personne.

Il est très important de ne pas chercher à rejeter la faute sur quelqu’un. Lorsqu’un État et une économie qualifiés de réussites fusionnent avec un État en échec et une économie qui s’effondre, les rôles sont clairement répartis. Tout doit être changé chez les uns, rien chez les autres ; chez ces derniers l’effondrement de l’Est s’apparente même à une confirmation de leur statut, du *statu quo* de l’Ouest. Les uns deviennent les apprentis, les autres les maîtres. Pas de rapport équilibré ou sur un pied d’égalité. Mais sur le plan psychologique, social comme individuel, on touche ici à une difficulté.

Ce qui, vu de RDA, était pour nous un atout économique, juridique, politique et également social, c’est-à-dire intégrer une communauté stable et douée de succès, était culturellement, mentalement et psychologiquement un poids, un désavantage. Et ce déséquilibre persiste aujourd’hui encore. Notamment, dans les termes dans lesquels on débat actuellement dans certaines régions de l’est du pays : « colonisés », « défavorisés », « humiliés », « Commencez par nous intégrer nous !¹⁰ »

Je le répète, sur le plan économique, social, politique et juridique, la *Wende* a représenté un atout pour la RDA. L’unité allemande et la mutation ont été financées

10. Wolfgang Thierse cite ici le titre d’un essai de Petra Köpping, ministre de l’Égalité et de l’Intégration du Land de Saxe, dont on a beaucoup parlé. Paru en 2018, il portait le titre provocateur de : « Commencez par nous intégrer nous ! » (les Allemands de l’Est), sous-entendu « ...avant de chercher à intégrer les migrants ». P. Köpping (2018), *Integriert doch erst mal uns!*, Ch. Links Verlag, Berlin.

par l'Ouest à coups de milliards, essentiellement par la protection sociale, raison pour laquelle la sécurité sociale en Allemagne doit être de plus en plus financée par le biais des impôts. Il faut raconter ce genre de choses et commencer par décrire objectivement ce qui s'est passé. Mais cette mutation gigantesque a aussi généré des répercussions qui ont été perçues de manière négative par la population de l'Est et que l'on peut résumer ainsi : une inégalité entre l'Est et l'Ouest en matière de sécurité et de certitudes sur l'avenir. Les bouleversements à l'Est ont été drastiques à tous points de vue, ce qui a évidemment créé de profondes incertitudes, des expériences collectives de chômage, l'angoisse de ne plus s'y retrouver, la dévalorisation des expériences acquises et de ce que l'on a accompli jusque-là dans sa vie.

Comment expliquez-vous que le ressentiment des Allemands de l'Est soit encore fort chez certains, 30 ans après la chute du Mur ? Reliez-vous ce fait à la montée des populistes ?

L'expérience de la démocratie à l'est de l'Allemagne est différente de celle de l'ouest. Les Allemands de l'Ouest sont devenus démocrates, ou plutôt ils ont appris la démocratie, au cours d'une phase de vingt années, qui a été simultanément une période d'embellie économique. Ils ont appris à accepter la démocratie en expérimentant la prospérité. Il est plus facile dans ces conditions d'accepter un nouveau système, la démocratie. À l'Est, on a dû le faire dans un contexte de chômage et de profonde insécurité économique, et en faisant l'expérience qu'on restait toujours à la traîne de l'Ouest. C'est une situation bien plus pénible et bien plus difficile. Elle ne doit pas tout justifier, mais elle explique certains conflits à l'est de l'Allemagne aujourd'hui. Et, bien sûr, plus cette situation existentielle paraît menaçante, plus l'avenir – le sien propre – semble incertain, plus le besoin se fait ressentir d'avoir des réponses simples, claires et rapides ainsi que des coupables. C'est l'heure des populistes ; et ça explique aussi un peu le succès actuel de l'AfD¹¹, bien que ce ne soit pas un phénomène est-allemand.

Non ?

Wolfgang Thierse – Aucunement. Les dirigeants de l'AfD sont tous des *Wessis*¹². Mais l'AfD est très puissante à l'Est parce que la frustration de certains

11. L'AfD (Alternative für Deutschland – Alternative pour l'Allemagne) est un parti nationaliste et eurosceptique allemand. Fondé en 2013, il réalise une percée quatre ans plus tard lors des élections législatives en obtenant 12,6 % des voix, devenant ainsi la troisième force politique au Bundestag, derrière la CDU et le SPD.

12. En langage familier, les Allemands de l'Est sont appelés *Ossis* (pour *Ostdeutsche*) et les Allemands de l'Ouest *Wessis* (pour *Westdeutsche*).

y est énorme, bien plus considérable qu'à l'Ouest. À cela s'ajoute que les *Ossis* se sont sentis abandonnés, voire trahis, par la classe politique et que, par défiance, ils ne vont plus voter ou alors pour l'AfD.

Dans cette perspective, de nombreux *Ossis* après la *Wende* ont perçu le « père de la réunification », l'ancien chancelier Helmut Kohl, comme le premier grand traître. Helmut Kohl a frappé l'unification allemande d'un sceau paternaliste, ce que d'un point de vue de politique partisane je peux comprendre. Il a dit : « Je vous prends par la main et vous conduis vers l'économie sociale de marché, bientôt surgiront en Allemagne de l'Est des "paysages florissants", etc. ». Et les Allemands de l'Est, dans l'intensité dramatique du changement et de l'incertitude du moment, ont voulu le croire, ils ont voulu y croire !

En mars comme en décembre 1990, ils ont voté CDU. À la surprise générale, la CDU a remporté le scrutin à l'Est lors des premières élections libres de la Chambre du peuple (*Volkskammer*). Non pas nous, les nouveaux sociaux-démocrates, mais ceux qui ont affirmé qu'on s'en sortirait bien, même vite, que ça allait être formidable, etc. La CDU a de nouveau gagné en décembre 1990 et quatre ans plus tard, les Allemands de l'Est ont encore confié leurs espoirs et foi à la CDU. Puis ils ont été déçus et les ont portés vers le SPD. Et après avoir été déçus par le SPD, ils se sont tournés vers la gauche, Die Linke, et maintenant vers l'AfD. Bien sûr, il s'agit à chaque fois d'une partie d'entre eux, et non pas « des » Allemands de l'Est en général. Ils n'existent plus de toute façon. Ce sont des gens éminemment différents. Mais cette histoire explique un peu les espoirs, les attentes, la volonté de croire et les déceptions amères de nombreux Est-Allemands, qui ont simplement escompté que les Allemands de l'Ouest redressent la barre pour eux.

Pouvez-vous revenir sur le rôle joué par Helmut Kohl et la CDU en 1990 et sur l'ambivalence des Allemands de l'Est ?

Wolfgang Thierse – Les paysages florissants. Le pays du miracle économique. « Vous irez aussi bien que nous » et « ça ira vite ». Les Allemands de l'Est ont voulu y croire, dans leurs incertitudes du moment, leurs angoisses, leur fixation sur l'Ouest... Ils n'ont jamais regardé plus loin vers l'est, vers leurs « frères » des anciens pays socialistes du bloc de l'Est, auxquels ils auraient pu parfaitement se comparer. Non, ils étaient totalement focalisés sur l'Ouest. Nous, les sociaux-démocrates, voulions un processus de réunification étalé sur trois à quatre ans. Mais nous n'avions pas la moindre chance face à l'impatience des Allemands de l'Est. L'un des mots d'ordre les plus populaires en 1990 était : « Si le D-mark arrive, on reste, sinon on part. » Tout bêtement. Bien qu'aujourd'hui nombreux soient ceux qui ne veulent plus s'en souvenir. Alors je leur réponds : « Vous nous invectivez aujourd'hui, mais c'est ce que vous avez voulu. » Ce sont

des décisions démocratiques, même lorsqu'on entend de façon récurrente qu'ils « nous ont colonisés ». Mais ce sont les Allemands de l'Est qui ont élu des politiciens ouest-allemands et pas leurs semblables. Cependant, le fait que la colère des Allemands de l'Est soit si tardive et éclate aujourd'hui a naturellement rapport au flux de réfugiés.

Dans quelle mesure la « crise des réfugiés » de 2015-2016 a-t-elle attisé le ressentiment de certains Allemands de l'Est ?

Wolfgang Thierse – Ce processus, à partir de l'été 2015¹³, était complètement inattendu et a induit des changements considérables à l'est de l'Allemagne. Il signifiait : « Ce n'est plus une mondialisation quelconque et abstraite, cette mondialisation est proche, elle revêt la forme de migrants et d'étrangers et de l'inconnu qui se rapproche de moi. » Une insécurité ancienne converge avec une nouvelle angoisse. On a là un amalgame complexe. Lorsque des gens arrivent de l'étranger, certains Allemands de l'Est disent : « Non, fermez les frontières, commencez par nous intégrer nous, occupez-vous de nous et non des étrangers. » Et les démagogues de l'AfD l'ont très bien compris. C'est pour cela que Björn Höcke s'est installé à l'est de l'Allemagne et les autres aussi¹⁴. Tous les cadres et idéologues de l'AfD sont venus de l'Ouest, ils ont vu que là ils pouvaient avoir du succès, dans un pays où tant de gens sont désorientés.

Revenons, si vous le voulez bien, au tout début, autrement dit à la période charnière où tout se joue, aux années 1989-1990.

Wolfgang Thierse – Comme je vous l'ai dit, nous, les jeunes sociaux-démocrates de RDA, avons commencé à nous réunir, à élaborer nos projets d'unification allemande progressive, en trois, quatre ans. Traité après traité, avec divers processus de transferts économiques, juridiques, etc. Mais l'histoire s'est brutalement accélérée. Une pression d'accélération générée par trois facteurs : je vous ai déjà cité le premier, l'impatience des Allemands de l'Est. Une majorité d'entre eux voulait se retrouver aussi vite que possible sous l'aile salvatrice de la République fédérale d'Allemagne et bénéficier du Deutsche mark. On peut le comprendre. Le deuxième facteur a été, au même moment, l'effondrement économique effectif de la RDA. Le sol s'est véritablement ouvert sous nos pieds au premier semestre

13. À l'été 2015, pour faire face à l'afflux de réfugiés syriens, irakiens, etc. en Europe, l'Allemagne décide d'ouvrir ses frontières. Un an plus tard, un million de personnes était accueilli en Allemagne.

14. Björn Höcke est le chef du groupe parlementaire de l'AfD au parlement régional de Thuringe et l'un des leaders de l'aile la plus droitière de ce parti.

1990. Le troisième facteur a été l'incertitude qui pesait sur la politique étrangère. L'Union soviétique, Gorbatchev allait-il dire «oui» à la réunification? Pouvait-il le faire sans être renversé? Je me rappelle aujourd'hui encore ma surprise, ma perplexité absolue quand Helmut Kohl est revenu du Caucase, en juin 1990, avec l'approbation de Gorbatchev, «Oui, vous pouvez vous unifier, faites-le.» Personne ne s'y attendait à ce moment-là. Et, là encore, on ignorait totalement la durée de validité de son geste, il importait donc de ne pas hésiter! Il fallait agir! (il parle avec émotion). Il y avait donc au moins trois facteurs d'accélération, ce qu'il ne faut jamais perdre de vue quand on a aujourd'hui des Messieurs Je-sais-tout face à soi¹⁵. Tout ce qu'on aurait pu et dû faire autrement! Certains disent que nous aurions pu lancer un débat constitutionnel. Débattre d'une Constitution alors même que tout un pays s'effondre! Cela relève du suicide collectif idéaliste.

Comment expliquez-vous qu'il y ait toujours aussi peu d'Allemands de l'Est aux plus hautes fonctions politiques alors que vous-même à la fin des années 1990, Mme Merkel au milieu des années 2000 et M. Gauck au début de la décennie 2010 avez montré la voie? Avez-vous été des précurseurs sans héritiers?

Wolfgang Thierse – Le fait qu'il y ait hier comme aujourd'hui beaucoup trop peu d'Allemands de l'Est aux fonctions dirigeantes joue un rôle important. Au début (1990) l'explication était qu'il n'y a pas de révolution, même pacifique et douce, sans changement d'élite. Mais ce qui est compréhensible dans un premier temps ne l'est plus aujourd'hui. C'est impossible à justifier trente ans après la réunification. Prenons un seul exemple, le Bundestag. Sur quelque 140 postes à un échelon intermédiaire ou élevé, c'est-à-dire à la tête des directions générales, des directions ou des services¹⁶, cinq seulement en tout et pour tout sont occupés par des Allemands de l'Est. C'est un véritable scandale! Au début, aucun Allemand de l'Est ne remplissait les «requis de carrière», comme on dit en allemand, c'est-à-dire qu'aucun n'avait assez d'expérience professionnelle dans l'appareil d'État, de qualifications assez élevées, etc. Mais cela fait bien longtemps que ce n'est plus le cas. Récemment, un Allemand de l'Est qui travaille au Bundestag depuis vingt ans, est titulaire d'une thèse de doctorat et peut faire valoir de riches expériences, s'est présenté à l'un de ces postes. Eh bien non, on a pris un Allemand de l'Ouest. C'est scandaleux.

15. Wolfgang Thierse fait ici référence aux Allemands de l'Est critiques et non aux Allemands de l'Ouest.

16. Dénomination des services reprise de l'organigramme mis en ligne par le Bundestag, en allemand et en français, < <https://www.bundestag.de/parlament/verwaltung> >.

Tout aussi bizarre : il n'existe, autant que je sache, pas un seul président d'université originaire de l'Est, même dans les nouveaux Länder¹⁷. Et la plupart des professeurs des universités est-allemandes viennent toujours d'Allemagne de l'Ouest. Il faut donc faire quelque chose. Il faudrait, par exemple, veiller à implanter plus d'institutions fédérales dans la partie orientale de l'Allemagne.

Êtes-vous favorable à l'introduction d'un quota d'Allemands de l'Est parmi les hauts fonctionnaires, comme certaines voix le demandent ?

Wolfgang Thierse – (hésitant) Je ne suis pas favorable à un quota, mais pour que les Allemands de l'Est aient, à qualifications égales, une chance équitable dans absolument toutes les décisions concernant les postes de direction. Cela ne va pas de soi. Parce qu'évidemment les Allemands de l'Ouest, avec leurs réseaux et leurs connaissances des acteurs, amènent leurs homologues dans leurs bagages. Cela demande donc un effort soutenu. Mais je réponds aussi toujours à ceux qui parlent à cet égard d'un plafond de verre général que, en politique, les Allemands de l'Est ont toujours eu la possibilité d'élire leurs semblables, ce qu'ils n'ont pas fait la plupart du temps. C'est pourquoi lorsqu'ils se plaignent de la politique, je leur réponds : « Mais regardez-vous donc ! En politique, vous aviez une chance. » Ce qui n'était pas le cas pour l'économie, la justice ou les médias. Mais en politique, il y avait une chance à prendre.

À votre avis quel rôle joue d'ailleurs pour Mme Merkel sa biographie est-allemande ?

Wolfgang Thierse – Un rôle pas bien grand. Il faut toujours se rappeler qu'Angela Merkel, pour s'imposer à la tête de cette CDU masculine et ouest-allemande, n'a cessé de nier son passé est-allemand. C'est pour cela que c'était très étrange, la majorité des Allemands de l'Est ne la percevait pas comme une des leurs. Ce qui n'était pas du tout le cas pour moi. Elle a systématiquement cherché à cacher sa personnalité est-allemande. Je me l'explique par le fait qu'en tant que femme venant de l'Est et qui voulait arriver au sommet de ce parti dominé par les Allemands de l'Ouest et les hommes – la CDU –, elle a dû l'occulter. Mais même arrivée au pouvoir, elle n'a jamais fait d'efforts publics particuliers pour s'afficher comme une Allemande de l'Est ou prendre en compte de façon spécifique les intérêts est-allemands.

17. Ce que confirme l'enquête du Centrum für Hochschulentwicklung, publiée le 7 février 2019, < <http://www.che.de/cms/?getObject=5&getNewsID=2203&getCB=398&getLang=de> > et relayée dans divers médias, par exemple, par le quotidien *Märkische Allgemeine* : < <https://www.maz-online.de/Brandenburg/Kein-einziger-Uni-Chef-aus-Ostdeutschland> >.

Avec votre très haute fonction, celle de président du Bundestag, avez-vous eu personnellement la possibilité de vous battre pour vos concitoyens est-allemands ?

Wolfgang Thierse – Bien évidemment ! J'étais toujours simultanément vice-président du parti et, à ce titre, j'ai pu peser de mon influence dans des débats importants sur l'est de l'Allemagne, comme avec cette lettre publique intitulée « L'Est est sur la corde raide », dont je vous ai parlé. J'ai tenté de défendre les intérêts est-allemands et d'attirer l'attention sur la problématique est-allemande. En ma qualité de président du Bundestag, puis de vice-président, j'ai beaucoup voyagé à l'est de l'Allemagne, visité des petites villes, où des jeunes m'ont parfois appelé à l'aide pour lutter contre les néonazis, leurs rixes et leurs attaques, etc. J'ai toujours affirmé qu'en tant que président du Bundestag je ne pouvais pas octroyer d'argent, mais que je pouvais octroyer de l'attention.

C'est ce que j'ai toujours tenté de faire. Vous devez aussi savoir que si on parle aujourd'hui de l'AfD, une de mes plus grandes peurs des premières années, je crois que c'était en 1992, a été l'incendie volontaire d'un Centre d'hébergement des étrangers à Rostock. J'avais alors le sentiment que le prix de l'unité allemande ne devait pas être la résurrection de vieux spectres funestes. Le nationalisme et le racisme. Cette question ne m'a plus jamais laissé en paix. Il y a bien sûr eu à la même époque des incidents graves à l'Ouest, comme à Mölln ou Solingen¹⁸, mais on a soudain remarqué que resurgissait quelque chose, cette xénophobie, à l'Est et j'étais naturellement très effrayé de ce qui se passait à l'est de l'Allemagne.

Revenons, si vous le voulez bien, sur la question du changement d'élite.

Wolfgang Thierse – La « révolution pacifique » signifiait que nous, les Allemands de l'Est, voulions en 1989-1990 nous débarrasser sans violence de l'ancienne élite est-allemande – et partout. Pas seulement en politique, mais dans les médias, au sein de la justice, etc. Nous ne voulions pas conserver les anciens juges et procureurs. Il est compréhensible que les caciques de l'économie qui avaient appris l'économie planifiée n'aient pas su s'imposer dans l'économie de marché. Il était tout aussi évident que nous ne garderions pas tous les professeurs d'université, encore moins en sciences sociales et humaines. C'était inéluctable

18. Dans la nuit du 23 novembre 1992, deux néonazis ont incendié un foyer habité par des familles turques à Mölln, dans le Schleswig-Holstein, causant trois morts et neuf blessés graves. Le même scénario s'est reproduit six mois plus tard, le 29 mai 1993, à Solingen en Rhénanie du Nord. Cinq personnes sont mortes. Les attentats de Rostock, Hoyerswerda, Mölln et Solingen ont soulevé une vague d'indignation dans toute l'Allemagne et ont douloureusement fait comprendre aux Allemands, de l'Ouest comme de l'Est, que la violence raciste et les néonazis ne relevaient pas du passé.

et nécessaire. Ce changement d'élite fait donc partie de la révolution, c'est facile à comprendre. Mais je sais aussi que, dans les faits, des injustices ont aussi été commises, qu'il y a eu des blessures.

La politique a également connu un grand renouvellement. Au début, il n'y avait qu'un seul Est-Allemand qui présidait un Land, Manfred Stolpe, ministre-président du Brandebourg. Tous les autres venaient de l'Ouest. C'est dans l'ordre des choses, puisqu'il fallait que nous commencions tous par nous former à la politique. Mais, dans l'intervalle, les Allemands de l'Ouest ont débarqué, avec leur assurance, leurs qualifications, leur exigence en matière d'expérience, mais aussi leurs intérêts et leurs coteries. C'est le jeu, et c'est pourquoi j'affirme que le changement d'élite était impératif, mais que, dans les faits, il a pu être amer et douloureux et qu'il a aussi été couplé à des partialités, parce que, précisément, ce sont des Allemands de l'Ouest qui ont débarqué dans les étages de direction qui se libéraient. La plupart étaient des gens bien, mais il y avait aussi parmi eux des seconds couteaux et des charlatans.

Peut-on dire qu'il y avait et qu'il y a encore un complexe d'infériorité chez les Allemands de l'Est ?

Wolfgang Thierse – Oui.

Également chez les jeunes ?

Wolfgang Thierse – Ça, je l'ignore, mais il y a toujours eu un complexe d'infériorité est-allemand, ce qui peut expliquer pourquoi ils n'ont jamais osé se hisser tout en haut de l'échelle. Il faut de nouveau tourner notre regard vers le passé, vers l'époque de la division. Ce complexe existait déjà, car la réussite des Allemands de l'Ouest était supérieure dans tous les domaines. En tant qu'Est-Allemands nous ne pouvions voyager qu'à l'intérieur du bloc de l'Est. On a compris que notre argent n'était que du papier et que, par exemple, seul l'argent de l'Ouest comptait. Les Allemands de l'Est ont vécu le regard tourné vers l'Ouest, ils se sont toujours mesurés à l'aune de l'Ouest, ils ont toujours trouvé qu'ils étaient inéluctablement, et ils l'étaient, les plus mauvais, les plus faibles. On a porté ça sur notre dos, tel un lourd fardeau.

Il en découlait aussi l'idée que la société dans laquelle avaient vécu les Allemands de l'Est n'étant pas libre, ils n'avaient pas pu apprendre la pensée concurrentielle ou la compétition. Par conséquent leur ambition était moins développée. J'ai toujours affirmé que les Allemands de l'Ouest savaient « jouer des coudes avec élégance ». Tout cela compte, comme le fait que les Allemands de l'Ouest qui sont venus à l'Est ont naturellement apporté leurs réseaux, leurs savoirs individuels, mais aussi leurs préjugés. Il existait un déséquilibre avant comme après la *Wende*. Les uns étaient les maîtres, les autres les apprentis. Et cela a duré longtemps.

Plus tard, au fil des ans, quelques Allemands de l'Est se sont hissés à des positions de pouvoir, mais nous étions des exceptions. Un autre exemple : quand j'ai arrêté la politique, la question s'est posée du candidat qui allait se présenter à ma place pour le SPD¹⁹. Évidemment, cela a été un Allemand de l'Ouest, qui vit certes depuis longtemps, 10 ou 15 ans, à Berlin-Est. Mais à un certain moment, on se demande combien de temps encore doit jouer le fait d'avoir vécu à l'Est, avec les expériences que cela suppose ? Combien de temps est-ce important en politique ? Moi-même, je ne suis pas en mesure de porter un jugement objectif. Je crois qu'il importe que le Parlement soit composé de gens qui ont des histoires de vie différentes. Mais ce n'est pas quelque chose que l'on peut forcer. On peut également observer dans les partis politiques, même à l'Est, que des gens arrivés de l'Ouest ont également dû apprendre qu'il fallait s'engager en politique, que l'on devait lutter, être ambitieux, etc. Mais comme les gens de l'Est ont encore une faiblesse dans ce domaine, le désavantage persiste.

Pour finir, quel bilan personnel tirez-vous de la réunification 30 ans après ? Où résident les succès, où sont les échecs ?

Wolfgang Thierse – Pour commencer, tout ce qui est de type systémique a marché.

Nous faisons désormais partie d'une économie de marché fonctionnelle, même si nous en restons la part difficile. L'est de l'Allemagne n'a pas encore de structure économique aussi forte qu'à l'ouest, la productivité y est plus faible, les salaires et revenus également, mais ils sont lentement réajustés, tout comme les retraites. Pour partie, les rues et les écoles sont en meilleur état à l'Est. Tout ce qui était impératif sur le plan systémique a été réalisé. Mais nous devons aussi gérer l'ensemble des difficultés liées à la mutation et aux répercussions de la *Wende*. Nous faisons partie d'un système politique fonctionnel, avec les problèmes typiques de rattrapage de la démocratie est-allemande. À ce niveau, on peut donc conclure que c'est une réussite sur le principe, même si l'Est reste économiquement en retard.

Le problème est d'une autre nature. Il se situe au niveau de la perception subjective, de la mentalité, de l'estime de soi, du sentiment d'être à la traîne et déclassé. Je cite volontiers ici le grand sociologue et théoricien de la politique Ralf Dahrendorf. Il avait prédit dès 1991 qu'il fallait six mois pour mettre au point la reprise du système politique, six ans pour instaurer une économie sociale de marché et soixante ans pour que se développe une société civile.

En la matière, je peux vous le dire, nous sommes parfaitement dans les temps (il rit).

19. En tant que député élu de la circonscription de Berlin-Prenzlauer Berg.

Plus sérieusement, l'émergence d'une société de citoyens responsable et sûre d'elle-même est un processus au long cours, laborieux, avant tout dans une région d'Allemagne qui a vécu pendant quarante ans sous une dictature, héritière directe de l'histoire du III^e Reich et du prussianisme (*Preußentum*). Vous imaginez le poids qui pèse sur nos épaules ? C'est pour cette raison que certaines choses prennent plus de temps à l'est de l'Allemagne. Mais ce n'est qu'une généralisation. Car on ne peut pas parler d'Allemand de l'Est au singulier ni, aujourd'hui, d'Allemagne de l'Est. Les différences sont profondes. Regardez les villes de Iéna et Erfurt, Leipzig et Dresde, Potsdam et Berlin. Et comparez-les avec la Saxe orientale, la Poméranie occidentale ou certaines régions de Saxe-Anhalt. Les profondes différences sautent aux yeux, rien qu'à l'intérieur de l'est de l'Allemagne. Si vous comparez ces micro-régions à celles de l'Ouest, alors les différences sont bien plus importantes encore.

Mais alors d'après vous, quand la réunification sera-t-elle achevée ?

Wolfgang Thierse – Je vous ferai deux réponses. Premièrement, quand la biographie et les réalisations des Allemands de l'Est compteront plus dans l'Allemagne réunifiée qu'à l'époque précédente, celle de la RDA. Deuxièmement, quand les différences entre Allemands de l'Est et de l'Ouest seront similaires à celles, par exemple, qui existent entre le Schleswig-Holstein et le Bade-Wurtemberg²⁰.

Cela dit, il y a des facteurs lourds qui ralentissent considérablement le processus de rapprochement entre l'Est et l'Ouest, à commencer par l'évolution démographique négative amorcée dès 1990. Je l'ai déjà mentionné, beaucoup de jeunes ont quitté l'est pour l'ouest de l'Allemagne. Or le départ des jeunes est toujours douloureux, tout particulièrement celui de jeunes femmes qualifiées, car elles ont des enfants là où elles se sont installées et non dans leur région d'origine. Avec elles, c'est aussi l'avenir qui s'en va, ce qui détériore le climat général et génère instantanément des problèmes. Faut-il maintenir et financer une maternité dans les *Kreise* X au nord du Brandebourg ou Y en Saxe-Anhalt, de moins en moins peuplés ? Mais, si je la ferme, j'envoie le message qu'il n'y a pas d'avenir dans ce lieu, qu'il n'est plus un endroit pour les jeunes gens.

C'est là un problème général, qui n'est pas propre à l'est du pays. La disparité ville-campagne se creuse de nouveau rapidement. On ne s'en est pas préoccupé par les années passées. Mais on constate soudain de nouveau combien la pression urbaine provoque de grosses difficultés pour la campagne environnante. Nous avons désormais besoin de faire des efforts politiques importants pour contrecarrer cette tendance.

20. Le Schleswig-Holstein est le Land le plus septentrional de l'Allemagne, il est encore assez rural. Le Bade-Wurtemberg est situé à l'autre extrémité de l'Allemagne, au sud-ouest. C'est un Land très riche et très dynamique, siège de nombreuses multinationales.

Le cas particulier de Berlin et de l'arrondissement de Prenzlauer Berg... juste après la chute du Mur : le poids des mythes...

Wolfgang Thierse – Berlin et ses arrondissements ont fait l'objet de scénarios et espérances de croissance fort différents. Je me souviens de deux choses. La première, de Stefan Heym, célèbre écrivain de RDA que le PDS [prédécesseur de Die Linke] a présenté contre moi. Durant la campagne de 1994, il a sérieusement affirmé que Prenzlauer Berg allait devenir la plus grande zone sinistrée d'Allemagne. Étonné, j'ai demandé : « Mais pourquoi donc ? Prenzlauer Berg est un *Bezirk* urbain assez central, très animé, qui devrait plutôt bien s'en sortir. » Il a maintenu son pronostic et il a été élu. Prenzlauer Berg était alors une montagne mythique, chacun y a projeté ce dont il avait envie²¹.

Deuxièmement, je me souviens à peu près à la même période du maire de l'arrondissement de Wedding²². À l'époque, en 1998 ou 1999, il était question de réduire le nombre d'arrondissements et le maire de Wedding s'est violemment opposé au projet de fusion de Wedding et Prenzlauer Berg. Elle coulait pourtant de source. Mais il a martelé qu'il ne voulait pas se retrouver avec ce quartier défavorisé sur le dos. Et aujourd'hui, Prenzlauer Berg est un quartier prospère, alors que Wedding s'en sort beaucoup moins bien.

Cela aurait donné naissance à un arrondissement Est-Ouest, à l'image de Friedrichshain-Kreuzberg. À l'époque, c'est une perspective qui m'aurait assez séduit...

Si on considère l'ensemble de Berlin après la *Wende*, on constate un changement d'atmosphère spécifique à la ville. Au début, après la réunification, et avant tout en 1991, après l'adoption, à une courte majorité, au Bundestag du déménagement du Parlement et du gouvernement à Berlin, l'euphorie régnait. Berlin va croître ! On parlait de 5 millions d'habitants à l'horizon 2000²³, d'une capitale florissante, etc. Mais en quelques années, l'euphorie a fait place au dégrisement, parce que dans un premier temps il ne s'est rien passé. Car, évidemment, il a fallu attendre huit années avant que le Parlement et le gouvernement ne déménagent effectivement. Et, entre-temps, aucun siège de grand groupe ne s'est

21. L'arrondissement de Prenzlauer Berg (aujourd'hui un quartier de l'arrondissement de Pankow), situé au centre-est de l'agglomération berlinoise, était considéré du temps de la RDA comme un quartier bohème, rassemblant des artistes et des citoyens dissidents. Après la chute du Mur, il s'est très vite transformé, est devenu à la mode et il constitue aujourd'hui, avec Mitte, le symbole berlinois du quartier gentrifié.

22. Wedding est un quartier pauvre, ouvrier et dégradé de Berlin-Ouest, séparé de Prenzlauer Berg et Mitte par le Mur.

23. À cette date Berlin comptait 3,3 millions d'habitants.

installé à Berlin. Pas un seul ! Ils sont tous restés à Munich, Stuttgart, Francfort ou Düsseldorf.

Alors l'effet exactement inverse s'est produit, doublé de scénarios négatifs. Sur la croissance démographique, d'abord l'euphorie, Berlin va croître, puis la désillusion – nous n'avons finalement pas besoin d'autant d'écoles, de jardins d'enfants, il nous faut démolir une partie des nouveaux bâtiments inutiles. Aujourd'hui on vit à nouveau exactement l'inverse. Partout, nous avons besoin de nouvelles écoles, de nouveaux jardins d'enfants et d'immeubles neufs et modernes, parce que la population berlinoise a fortement augmenté depuis 2012. En matière de développement, il est frappant de voir que la situation et le climat ambiant ont considérablement alterné en quelques années à Berlin, et pas seulement la disposition d'esprit des acteurs politiques. Les chercheurs « sérieux » nous ont aussi répété que nous allions vivre quelque chose de grandiose, puis que, finalement, non, ça allait être atroce.

... et aujourd'hui : renversement de conjoncture

Comment caractériseriez-vous le Prenzlauer Berg d'aujourd'hui ?

Wolfgang Thierse – Transformé. Complètement. Le Prenzlauer Berg que j'ai connu autrefois, un biotope d'étudiants, d'artistes désargentés et d'habitants de longue date a totalement disparu. La gentrification a été ici particulièrement forte et le pronostic de Stefan Heym selon lequel il y émergerait une zone déshéritée, voire la plus déshéritée d'Europe, a été totalement contredit par le développement socioéconomique rapide de cet arrondissement. Beaucoup l'ont déploré et s'en sont lamentés. Il faut reconnaître que ça a été brutal. Mais je leur ai toujours objecté : « À quoi ça rime ? Devrions-nous mettre Prenzlauer Berg sous cloche et en faire un musée de la précarité prolétaire sous le socialisme réel et de la culture de quartier ? » C'est illusoire, puisqu'une capitale se transforme plus que toute autre ville. Ce n'est pas une surprise. En outre, et c'est l'avantage quand on habite depuis des décennies au même endroit²⁴, je me souviens parfaitement à quoi ressemblait le quartier du temps de la RDA : dégradé, en ruine, morne, avec des dents creuses partout.

Il faut donc aussi voir les facettes plaisantes, l'aspect actuel des immeubles, la construction des dents creuses, l'arrondissement qui a fortement rajeuni – c'est l'un des quartiers de Berlin où il y a le plus d'enfants, peut-être même de tout l'est de l'Allemagne. Tout cela est réjouissant, je ne peux quand même pas m'en plaindre ! Je connais toutefois aussi le revers de la médaille, les gens qui sont

24. En l'occurrence sur la Kollwitzplatz, soit au centre névralgique de Prenzlauer Berg.

HÉRODOTE

partis, certains refoulés, parce qu'ils ne pouvaient plus payer leur loyer. Certes, mais les deux existent et forment un tout.

Nous avons parlé du fossé entre Est et Ouest, puis de Berlin. Ne serait-il pas possible d'affirmer que la réunification à Berlin est un succès? Ici on ne distingue plus où est l'Est ou l'Ouest, qu'en pensez-vous?

Wolfgang Thierse – Oui, à Berlin, c'est assez brouillé. On peut le constater à Prenzlauer Berg. Aujourd'hui on peut râler et simultanément rire de ces choses : les *Wessis* prétentieux, les pauvres *Ossis*, ce sont des clichés que l'on peut brocarder. Bien sûr tout cela existe. L'arrogance mais aussi beaucoup d'ignorance côté ouest-allemand, tout comme de nombreuses ignorances côté est-allemand. J'ai toujours dit que ce serait une excellente chose de pouvoir en rire et d'épingler les clichés Est-Ouest. Si de plus en plus d'Allemands de l'Ouest et de l'Est se racontaient leurs vies, ils remarqueraient soudain que les uns n'ont pas derrière eux que des histoires de fripouilles et les autres de héros, que les couleurs ou le bien et le mal ne se distribuent pas le long de frontières systémiques. C'est l'une de mes solutions depuis 1991. J'ai joué les prédicateurs itinérants. Et quelques institutions, des cercles de discussion institutionnalisés ont déclaré, en se référant à ma personne, vouloir faire la même chose, c'est-à-dire faire discuter des gens de l'Est et de l'Ouest pendant un week-end. Juste comme ça, pour qu'ils se racontent leur histoire et que les autres soient forcés de l'écouter. J'y crois encore fermement.